

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

Ap 21
No
C 6
per

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

“Faisons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu’il ne les
ait oubliées.”

CHARLES NODIER.

MARS

2ème VOLUME, 3ème LIVRAISON



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE.

1883

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES

SOMMAIRE

1. La journée de l'enfant (poésie)..... M. J. A. POISSON
 2. Espère encore (poésie)..... CHS A. GAUVREAU
 3. Au pays du Soleil (suite)..... A. B. ROUTHIER
 4. La salutation des morts..... A. ACHINTRE
 5. Philosophie non chrétienne (suite et fin).. A. MICHEL
 6. Quelques poètes illettrés de Lotbinière
(suite)..... L. P. LÉMAÏ
-
-

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES,

Revue littéraire paraissant mensuellement
par livraisons de 48 pages.

Abonnement - - - \$3.00 par année.

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,

P. O. Boite 945, Québec.

ADMINISTRATEURS :

L. J. DEMERS & FRÈRE,

30, rue de la Fabrique, Québec.

Toutes correspondances concernant l'administration devront être adressées
à MM. L. J. DEMERS & FRÈRE.

LA JOURNÉE DE L'ENFANT.

I

CHANTE.

L'Angélus matinal appelle
Le prêtre à son humble chapelle
Le laboureur à ses moissons.
Dans la forêt qui les répète
L'oiseau joyeux s'éveille et jette
Ses plus ravissantes chansons.

On entend partout dans la plaine
Les voix dont la nature est pleine,
Murmures descendus du ciel !
Il faut chanter, Eva ma blonde,
Toi qui ne connais de ce monde
Ni l'amertume, ni le fiel.

Oui chante, enfant ! . . . Le Seigneur aime
Ton front qu'orne le diadème
De l'innocence et du bonheur.
Ta voix pour chanter ses louanges
Se mêle aux douces voix des anges,
Dont tu seras un jour la sœur.

II

COURS.

Cours ! Va rejoindre tes compagnes ;
Allez dans les vertes campagnes
Et fatiguez-vous à loisir !
Livrez, ô troupes vagabondes,
Au vent vos chevelures blondes,
Et vos jeunes cœurs au plaisir.

Cours avec elles ! . . . à ton âge
On est sans souci de l'orage
Qui frappe les monts orgueilleux.
Pourquoi craindrais-tu la tempête ?
L'ouragan souffle sur ta tête
Sans troubler l'azur de tes yeux.

Cours ! ce qu'il te faut, c'est l'espace,
Un rayon de soleil qui passe,
Et dore encor tes cheveux blonds ;
Un nid d'oiseau dans la ramure,
Des ruisseaux le coquet murmure,
Et de l'herbe plein les vallons.

Puis le sourire de ta mère,
Quand de retour à la chaumière
Tu te reposes de tes jeux,
Sans te douter, petite reine,
Qu'elle voit la beauté sereine
De ton âme, dans tes yeux bleus.

III

RIS.

Ris, chère enfant !... Ta gaité d'âme
De mon cœur ranime la flamme
Au souvenir de mes beaux jours.
Tu me fais songer à cet âge
Où, sans nul souci de l'orage,
Le bonheur nous sourit toujours.

La joie est courte sur la terre :
Ris pendant que tu peux le faire
Sans amertume et sans remords.
Trop tôt vient le temps des alarmes,
Ce temps où nous versons des larmes
En songeant à ceux qui sont morts.

Quand viendra l'heure où dans ton âme
S'allumera la pure flamme,
Feu du ciel qu'on nomme l'amour !
Alors adieu, douces pensées !...
Et les larmes que j'ai versées
Tu les verseras à ton tour.

IV

PRIE.

L'ombre s'abat sur la colline,
La bruyère déjà s'incline
Sous la tiède haleine des nuits ;
L'astre du soir au ciel s'allume,
Sous les bois, sous le toit qui fume,
Se taisent les chants et les bruits.

Ecoute là-bas dans la plaine
Le vol léger de la phalène
Ou du volage papillon ?
Ecoute au sein de la chaumière.
Enfant ! . . c'est l'heure où la prière
Endort doucement le vallon.

A genoux, et que la parole
Vers le trône éternel s'envole
Comme l'encens de nos autels.
Pour t'écouter, colombe blanche,
Ne sais-tu pas que Dieu se penche.
Du haut des parvis immortels.

Enfant, ne mêle à ta prière,
Ni regret, ni parole amère :
Exhalte, chante et bénis Dieu !
Et ta louange au vol rapide,
Comme une légère sylphide
S'envolera vers le ciel bleu.

V.

DORS.

L'eau du rocher seule murmure,
La brise meurt sous la ramure :
Enfant, c'est l'heure du sommeil.
Et près du lit où tu reposes,
Je vois déjà des rêves roses
Voltiger sur ton front vermeil.

Ton sommeil est pur et paisible,
Car tu n'as pas servi de cible
Aux traits empoisonnés de fiel.
Quand tu dors on te voit sourire
Aux anges qui viennent te dire
Les récits merveilleux du ciel.

Repose en paix, tête bénie,
Tu ne connais pas l'insomnie
Ni songe affreux pour t'effrayer,
Et le matin quand tu te lèves
Tu n'as toujours que des beaux rêves
A raconter à ton foyer.

M. J. A. POISSON.

ESPÈRE ENCORE.

—

Bientôt l'hiver va disparaître
Sous les chauds baisers du printemps
Aux bois les feuilles vont renaître
Et les fleurs orneront les champs.

L'oiseau dira dans les charmilles,
Soir et matin, des chants joyeux,
Et l'on verra les jeunes filles
Courir,—du bonheur plein les yeux

Le fleuve aura de doux murmures,
Et du Soleil les rayons d'or,
Etincelants dans les ramures,
Viendront nous réjouir encor.

Puisqu'ici bas tout sera joie
Dans la nature et dans les cœurs,
Relève ton âme qui ploie :
Tu souriras après les pleurs !

CHARLES A. GAUVREAU.

Québec, mars 1883.

AU PAYS DU SOLEIL.

III.

Monaco.

Comment vous décrirai-je ce royaume en miniature. le plus pittoresque et le plus charmant que l'on puisse voir ? Mon embarras est extrême.

Un peintre pourrait jeter sur la toile cet admirable paysage grâce aux ressources de la perspective et de la variété des couleurs, et quand son pinceau aurait mis en relief toutes ces beautés, il n'aurait plus qu'à vous dire : voilà, regardez !

Mais je ne suis pas artiste, et c'est avec des paroles que je dois vous peindre cette jolie petite ville, perchée sur un promontoire taillé à pic. Vous dirai-je que ce plateau superbe, dont les flancs escarpés sont battus par la mer de trois côtés, et qui s'adosse aux Alpes Maritimes, ressemble au vieil Atlas portant le monde sur ses épaules ? Vous représenterai-je ces bords de la Méditerranée comme une ligne de fortifications naturelles, et Monaco comme un bastion avancé, destiné à porter quelque batterie formidable ?

Mais ces images sont absolument insuffisantes à reproduire le tableau que j'ai sous les yeux. Disons donc simplement que Monaco est bâti sur un véritable quai naturel, fait d'un seul bloc de pierre, s'élevant à plus de deux cents pieds au-dessus de la mer, et s'y avançant à plus de mille pieds du rivage. Mais le rivage est un mont cyclopéen qui s'appelle la Tête-de-Chien.

Je soupçonne quelques aventuriers de la mer d'avoir trouvé cette ressemblance et ce nom. Ils ont dû observer alors que ce chien tire la langue et la plonge dans l'eau limpide pour se désaltérer, et ils se sont dit que cette langue de pierre conviendrait admirablement aux assises d'une ville et d'un château-fort.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait trouver un meilleur observatoire que cette plate-forme inondée de soleil pour admirer les beautés de ces plages incomparables. Trois ruelles courent de la gare, qui est au bas de la Tête-de-Chien, jusqu'à l'extrémité du promontoire, et vous conduisent à une terrasse suspendue sur l'abîme, et plantée de pins, de cyprès, de palmiers, de poivriers, de lauriers et de figuiers.

De là le regard s'étend à perte de vue sur la mer, bleue comme un lapis-lazuli. A gauche, une rade charmante est creusée dans la montagne, et protégée du côté de l'Est par un autre promontoire admirable, où s'élève Monte-Carlo. D'élégants esquifs et quelques voiles blanches sillonnent en ce moment les gracieuses ondulations de la baie.

Du côté de l'Ouest la plage offre la perspective la plus variée de promontoires escarpés, d'anses de sable, de

villages coquets se mirant dans la mer, et de collines boisées, émaillées de blanches villas.

Le Palais de Monaco mérite une visite.

La Tour de la grande façade, couronnée de créneaux, la Cour d'honneur avec ses murailles peintes à fresques, une suite de salons assez richement ornés, la chapelle Saint-Jean-Baptiste, décorée de marbres, de dorures et de mosaïques, attirent l'attention et les éloges des visiteurs.

Mais les jardins sont d'une splendeur vraiment féerique, et les murailles des fortifications disparaissent sous les fleurs. Aussi bien, n'est-elle pas en humeur de faire la guerre la principauté de Monaco. Elle a des bastions formidables, mais les géraniums et les aloès sont escaladés et pris d'assaut : ils en remplissent les fissures et en disjoignent les pierres. On y voit des canons, mais ils sont en bronze doré, des objets d'art, et il n'y a pas de canonnières.

J'y ai vu des grenadiers superbes : mais ils ne portaient que de belles grenades rouges qui m'ont fait venir l'eau à la bouche.

Le prince de Monaco a une armée cependant, composée de cinquante hommes ! Je suppose que dans ce nombre il y a un général-en-chef, plusieurs autres généraux et de nombreux officiers, et je me demande combien il reste de simples soldats. Voilà mon idéal d'une armée permanente. Je ne rêve pas la paix universelle, qui est absolument impossible, mais je regrette souvent que les emplois militaires ne soient pas des sinécures.

L'administration du prince est proportionnée à son

armée, et il me semble que ce petit peuple doit être bien heureux. Il a sous les pieds un paradis terrestre, sous les yeux une mer pleine de séductions, et sur la tête un ciel éclatant. Quels parfums embaument l'air ! Quelle brise court sur les eaux ! Quels reflets colorés partout !

Imaginez-vous qu'en janvier, alors que nous grelottons sous nos épaisses fourrures, les fenêtres des maisons sont ouvertes ici, et les femmes se promènent sans manteaux, avec des ombrelles sur la tête !

Ah ! le soleil peut bien être parcimonieux chez nous ; il gaspille ici ses splendeurs, il féconde ici jusqu'aux rochers et leur fait produire des fleurs.

Mais toute médaille a son revers, et quand vient l'été il n'y a plus que les cigales qui continuent d'aimer le soleil et de chanter ses ardeurs. Les hommes dorment le jour et veillent la nuit. Les rayons du soleil ne les charment plus, et ils préfèrent les becs de gaz et le trente-et-quarante. Le voisinage de Monte-Carlo trouble le sommeil et le bonheur de Monaco.

En longeant la plage de la rade, nous laissons à droite les grands établissements de bains de Monaco, à gauche les nouveaux hôtels et les villas de la Condamine, et nous atteignons par une pente assez forte le plateau de Monte-Carlo.

C'est ici que M. Blanc a bâti une immense maison de jeu, un grand café et un hôtel. Une belle place carrée, ornée de jets d'eau, sépare les trois établissements : au sud le Casino, à l'est le café, et à l'ouest le Grand-Hôtel de Paris. On y accourt de Nice, de Cannes, de Menton, de Paris, de Londres, de Saint-Pétersbourg, des bouts du.

monde. Le jeu est le démon de ce pays, et les millions tombent comme par enchantement dans la caisse de M. Blanc.

De pauvres diables y viennent engouffrer en quelques minutes leurs économies de plusieurs années. Des mères y viennent exposer au hasard de la roulette l'héritage de leurs enfants. Des fils de familles y viennent fondre en quelques années le patrimoine qui a coûté à leurs pères tant de labeurs et de veilles.

C'est une passion, un entraînement, un vertige. Pendant qu'un orchestre de quatre-vingts musiciens remplit vos oreilles d'harmonies enivrantes, les tapis verts tout resplendissants d'or fascinent vos yeux, et les roulettes, tournant sans cesse, finissent par tourner la tête des joueurs.

J'ai vu quelqu'un s'approcher d'une table de jeu, tout pâle et enfiévré, et y perdre 20,000 francs sans avoir pris le temps de s'asseoir. On m'a nommé un prince Russe dont la déveine a duré deux saisons, et lui a fait perdre une fortune de quelques millions. M. Blanc héberge actuellement sa famille au Grand-Hotel de Paris, en attendant que le prince ait pu se créer de nouvelles ressources.

Il va sans dire que M. Blanc réalise de beaux bénéfices, et l'on assure qu'ils se sont élevés l'année dernière à dix millions. C'est un joli denier comme revenu.

Aussi bien, le prince de Monaco n'est ici qu'un prince ; mais M. Blanc est le roi, et d'autres princes lui font la courbette sans déguisement. Une de ses filles est fiancée au prince Radziwill, et l'autre, dit-on, à un prince

de Bourbon des Deux-Siciles. Elles apporteront en dot une quinzaine de millions chacune.

M. Blanc est d'ailleurs un roi généreux, qui fait restaurer les fresques du Palais, qui bâtit des églises (protestantes et catholiques), qui construit des quais, macadamise des chemins, les ombra^{ge} de lauriers roses, et fait enfin construire une route carrossable sur la grève de Monaco à Nice. Ce dernier travail lui coûtera près d'un million ; mais il amènera à son tapis vert des Anglais et des Russes qui lui en verseront dix fois autant. O fascination de l'argent !

A part le grand salon de jeu, il y a au Casino une magnifique salle de concert, et une vaste chambre de lecture où j'ai compté près de trois cents journaux. Je n'en ai vu aucun du Canada, hélas !

Le concert du soir a été très beau ; mais sans attendre la fin je suis rentré au salon de jeu. Assis dans un fauteuil, je me suis contenté de regarder jouer, en me rappelant ces vers de Musset :

“ Vous qui venez ici, mettez bas l'espérance,
Derrière ces piliers, dans cette salle immense
S'étale un tapis vert, sur lequel se balance
Un grand lustre blafard, au bout d'un oripeau
Que dispute à la nuit une pourpre en lambeau.

Là, du soir au matin, roule le grand *feu-éte*,
Le hasard, noir flambeau de ces siècles d'ennui,
Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui.

.....

L'abrenvoir est public, et qui veut vient y boire ;
 J'ai vu les paysans, fils de la Forêt-Noire,
 Leurs bâtons à la main, entrer dans ce réduit ;
 Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire,
 Ayant à travers champs couru toute la nuit,
 Fuyards désespérés de quelque honnête lit ;

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
 Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux,
 Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux,
 Poser sous les râdeaux la sueur d'une année,
 Et là, muets d'horreur devant la destinée,
 Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux !

Dirais-je qu'ils perdaient ? Hélas ! ce n'était guères.
 C'était bien vite fait de leur vider les mains.
 Cet or, ces voluptés, ces belles passagères,
 Ils regardaient alors toutes ces étrangères,
 Tout ce monde enchanté de la saison des bains
 Qui s'en va sans poser le pied sur les chemins.

Ils couraient, ils partaient tout ivres de lumière,
 Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau,
 Ces mains rades, ces mains qui labourent la terre,
 Il fallait les étendre, en rentrant au hameau,
 Pour trouver à tatons les murs de la chaumière
 L'aieule au coin du feu, le enfant au berceau !

IV.

Un été.

Je décris, je décris, je décris. Que voulez-vous ? C'est le seul moyen de rendre mes impressions au pays du soleil. Ce sont les yeux qui jouissent ici, et la nature y semble prodiguer ses beautés pour leur plaisir. Les hommes sont rejetés tout à fait dans l'ombre ; on ne les

regarde même pas. Les montagnes, les bois, les fleurs, la mer, avec leurs aspects variés à l'infini et leurs incomparables perspectives, voilà ce qui absorbe l'attention, et quand on ne tient pas le pinceau il faut bien recourir à la littérature descriptive.

De Monaco à Gênes serpente sur les sommets la fameuse *Route de la Corniche*, que je voudrais bien parcourir en diligence. Mais la locomotive est là qui m'appelle en rugissant, et j'ai beau la trouver horrible, il faut bien lui reconnaître le mérite d'aller vite, et le temps est si précieux. Je remonte donc en chemin de fer, bien à contre-cœur.

La voie continue de longer les rivages de la Méditerranée, qui sont ici les plus pittoresques et les plus beaux que l'on puisse voir. De distance en distance les Alpes allongent leurs pieds gigantesques et les plongent dans la mer, formant ainsi une succession de caps et de baies, autour desquels le chemin court en zigzags. Lorsque les promontoires ont des escarpements qui ne permettent pas d'en faire le tour, il passe dessous, et quand nous arrivons au Cap-Martin le train s'élançe en mugissant sous une forêt d'oliviers.

Tantôt, comme un grand serpent d'airain, il replie ses anneaux pour gravir une colline, et tantôt il descend au fond d'un golfe de sable, où des hommes, des femmes et des enfants font la pêche avec des filets.

Ici s'écroulent, du sommet d'un roc escarpé, les ruines d'un couvent ou d'un château-fort ; là s'épanouit un village souriant au milieu des platanes, des oliviers et

des vignes ; plus loin c'est une gorge étroite au bout de laquelle ondule à perte de vue la nappe transparente de la Méditerranée.

Oh ! que cette mer est belle ! Plus je la vois, plus je l'aime, et il me semble en l'écoutant qu'elle me chante les chansons de mon pays. Je pense à l'immortel Colomb qui est né sur ses bords, et qui l'a sillonnée tant de fois, avant de s'élancer à la recherche de l'Inconnu, au delà de la Mer-Ténébreuse.

Ce souvenir historique en éveille mille autres dans mon esprit.

Il fut un temps où ce grand lac était le centre du monde civilisé. Sur ses rives s'élevaient, en face l'une de l'autre, deux villes superbes qui rêvaient la domination universelle — Rome et Carthage. Les deux grandes rivales, riches et puissantes, se regardaient d'un œil jaloux par-dessus cette mer, qui devint leur champ de bataille. Il fallait que l'une des deux fût détruite : la paix du monde était à ce prix.

C'est la voix de Caton qui s'écria : *delenda est Carthago*, et les Scipion furent les instruments de la Providence dans l'accomplissement de ce programme. La Méditerranée devint une mer romaine.

De combien d'événements elle a été le théâtre ! Que de batailles célèbres y ont changé les destinées du monde, depuis Actium jusqu'à Lépante ! Que de flottes et que de marins illustres l'ont sillonnée en tout sens ! Que de naufrages mémorables, outre celui de saint Paul, qui fut un triomphe pour le *Dieu inconnu* qu'il venait prêcher à Rome.

Nous avons dépassé Menton, jolie petite ville bâtie en amphithéâtre sur une pointe peu élevée qui protège le golfe de la Paix.

La vieille ville grimpe les flancs d'une colline escarpée que couronnent les ruines d'un antique château-fort, et conserve l'aspect d'une cité féodale. Mais la ville neuve s'étend au bord de la mer, et s'y prélassse comme une grande dame en villégiature. Le quartier des étrangers, nommé *Garavan* (gardé du vent), s'allonge sur un quai long de plus d'un mille, et s'adosse à des collines couvertes d'orangers, de citronniers et d'oliviers.

Nous sommes bien encore ici au pays du soleil, et de toutes parts viennent s'y réfugier les victimes des rhumatismes, des catarrhes et des bronchites. La brumeuse Albion y vient prendre tous les ans des bains d'eau pure et de lumière.

Le train poursuit sa course, contournant les baies et les falaises, escaladant les collines, s'engouffrant dans les tunnels, qu'il remplit de son horrible fumée, et nous donnant à peine le temps de jeter un regard sur les plus admirables paysages.

Si j'étais riche, et si j'aimais moins mon pays de neige, je voudrais avoir une maison de campagne au bord de cette mer.

Serait-ce à Cannes, au milieu de ces grands seigneurs Anglais qui ont tant de bonnes qualités, et dont les défauts ne sont pas à charge au prochain ? Serait-ce à Nice, où je retrouverais une colonie parisienne fort joyeuse mais un peu folâtre ? Serait-ce à Monaco, à Mentone, à Sar-

Remo, charmantes baigneuses qui livrent leurs pieds aux baisers de la mer, et qui portent sur leurs épaules des manteaux de verdure et de fleurs ?

Je serais fort embarrassé de choisir.

Et cette maison rêvée, à quel endroit précis de la côte la bâtirais-je ? Serait-ce au bord de l'eau, sur la grève, comme les villas de la Promenade des Anglais à Nice ? Ou bien plutôt, ne serait-ce pas en arrière, sur les premiers coteaux des Alpes, au milieu des bois touffus, avec une seule échappée sur la mer bleue qui me sourirait de loin ?

Si c'était sur les rivages de l'Atlantique, je n'hésiterais pas ; car je boude cette mer terrible qui m'a effrayé et rendu malade. Je l'aimais beaucoup, avant de la connaître, et je chantais ses louanges ; mais elle a si mal payé ma tendresse que je lui garde rancune. Oui, je m'éloignerais d'elle, et je me placerais sur une montagne afin de ne la voir que de loin et de haut. Je voudrais la voir cependant — ce qui prouve que je ne suis pas entièrement guéri de ma passion pour elle.

Mais c'est la Méditerranée qui est là devant moi. Elle ne m'a fait ni peur ni mal, et je la trouve si jolie, si riante, si limpide, si bleue ! Son écume est si blanche, et quand elle vient étendre sa broderie sur le sable de la grève, elle chante un air si gracieux !

Oui, je bâtirais tout près d'elle, afin d'aspirer la vapeur transparente qui s'élève de son sein, et de sentir les souffles parfumés qu'elle exhale. Mais je m'entourerais de verdure, de manière à voiler un peu l'éclat de ses

flots quand le soleil de midi y flamboie, et pour que sa voix, se mêlant à celle du vent dans les feuilles me chantât un éternel duo.

Je choisirais cette petite anse (que nous traversons) profondément creusée entre deux promontoires feuillus, reliés en arrière par des montagnes très rapprochées, dont les gradins seraient revêtus d'une forêt solitaire, avec quelques jolis prés aux verts gazons constellés de marguerites.

De ces montagnes descendrait une petite rivière qui jaserait en sautillant, et qui se divisant pour embrasser un îlot, s'élancerait ensuite d'un seul bond de quelques rochers abrupts, et formerait des cascades éparpillant une pluie de perles sur la mousse des rivages.

Ma maison (pourquoi pas mon château, puisque c'est un rêve que je fais?) s'élèverait, avec au moins une tourelle, et un balcon soutenu par une colonnade, sur la pointe formée par la rivière en se jetant dans la mer; et du haut des terrasses je n'entendrais plus seulement un duo, mais un trio que la mer, la cascade et la brise me chanteraient.....

J'en étais là de mon rêve lorsque le train s'arrêta tout à coup au bord de la falaise entourant une petite baie, au fond de laquelle un torrent dégringolait des montagnes.

Que signifiait donc cet arrêt? Il n'y avait pas de gare dans le voisinage, et nous étions en pleine solitude. A droite, la mer déroulait ses ondulations de moire violette

à perte de vue, et sur notre gauche la montagne faisait onduler aussi son écharpe de verdure.

Nous descendons de voiture au bord de l'escarpement, et nous constatons que le pont du chemin de fer qui traverse le torrent s'est effondré. Le train s'est arrêté au bord du précipice, et nous devons attendre qu'un autre train vienne nous chercher de l'autre côté du pont.

Profitant de ce loisir pour admirer ce site champêtre et pittoresque, nous nous éparpillons sur les rochers et dans les bois. Les uns descendent sur la grève formée de petits cailloux luisants. D'autres vont s'asseoir à l'ombre de grands mélèzes, et tirent de leurs sacs de voyage des gâteaux et des fruits.

Un monsieur, coiffé d'une casquette de soie, et deux jeunes filles prennent leurs calepins et leurs crayons, et s'éloignent un peu pour dessiner le paysage.

Si j'étais artiste, je choiserais ce coin du tableau où les deux jeunes filles sont assises au sommet d'une roche et forment relief sur le fond de verdure. Elles n'ont pas l'air de se douter du charme qu'elles ont ajouté au paysage, et, chose qui me surprend, le monsieur à la casquette de soie ne s'en doute pas non plus. J'en conçois une pauvre idée de son talent !

Ne pouvant faire de l'art, je me livre à la prose, et je songe à manger. N'avons-nous pas aussi un panier, et dans ce panier quelques friandises ? Allons sur la grève, et voyons ce que nous dira cette bouteille de Marsala, avec une aile de poulet.

Pendant que nous vidons nos verres, la mer parle et

nous récite des réminiscences classiques. Ulysse et Homère, Enée et Virgile sont les vieux noms qu'elle nous apporte. C'étaient de fiers marins que les héros des deux poètes, mais ils n'étaient vraiment pas chanceux et cette mer a failli les engloutir bien des fois.

Dame, ils avaient tant de dieux et de déesses conjurés contre eux ! Junon, par exemple, qui m'a toujours fait l'effet (comme à Jupiter) d'être une femme très acariâtre, en a-t-elle causé des tribulations à ce pauvre Enée ! Et le vieux Neptune, avec son trident, il était alors fort incommode.

Qui sait si le brave Enée n'a pas jeté ses vaisseaux sur cette côte, dans cette petite baie où nous sommes ? Il me semble les voir ces glorieux restes d'Ilion. Après un naufrage, ils ne se contentaient pas d'une cuisse de poulet, s'il faut en croire Virgile.

C'était par quartiers qu'ils faisaient cuire les cerfs, et par tonneaux qu'ils buvaient le vin. Scarron, travestissant l'Enéide dit :

Ils se remplirent à foison
De vin vieil et de venaison.
Si bien burent, si bien mangèrent
Que la plupart s'en dévoyèrent . .

Est-on plus sobre, et moins souvent dévoyé aujourd'hui ? J'en doute beaucoup. Fait-on moins souvent naufrage ? Je n'oserais l'affirmer, puisqu'il arrive au chemin de fer, même sans dérailler, de jeter ses passagers sur le rivage.

LA SALUTATION DES MORTS.

A l'époque de ce récit, j'habitais aux Batignolles, une de ces rues tranquilles où les travaux et les habitudes des rares gens de métier qui y sont établis, servent d'horloge au voisinage.

—Les menus faits, les incidents, dont le nombre et la variété forment la physionomie des voies fréquentées des alentours, expirent aux limites de ces solitudes. Rien n'en trouble le calme. C'est à tel point que l'apparition de l'uniforme d'un employé du télégraphe, le passage d'une file de fiacres voiturant une noce ou un baptême, deviennent pour ces Thébaides de véritables événements.

—Aussi concevrez-vous facilement l'émoi dans lequel tout le quartier avait été mis la veille, par l'arrivée, au trot, d'un superbe cuirassier qui, arrêtant sa monture à la porte de mon logis, remettait au concierge un pli à mon adresse.

Les sceaux officiels de cire rouge flamboyant sur l'enveloppe, ce messenger au casque d'acier, les piétinements du cheval sur le pavé sonore : c'était plus qu'il n'en fallait pour faire gloser les commères.

Tandis qu'attendant mon arrivée, la missive, placée sur le plus haut rayon d'une étagère, ponctuait de lueurs roses le demi-jour de la pièce, les bavardages des curieux accourus à l'entresol allaient leur train.

—Ne t'ai-je pas toujours dit, Antoine, fit la concierge à son mari, que le *Monsieur* du premier devait être dans le gouvernement ?

—Ou de la police secrète, *M^{lle}* Antoine, insinua perfidement le charbonnier, que j'avais remercié huit jours auparavant, à cause de son interprétation par trop fantaisiste du système des poids et mesures.

—Quant à ça, reprit une maîtresse blanchisseuse, M. Chaspillon n'a peut-être pas tort. On voit de si drôles de choses au jour d'aujourd'hui. Il pourrait bien s'agir d'une arrestation.

—Une arrestation ! y songez-vous, s'exclama le père Antoine, qui, ayant passé vingt années au service d'un magistrat, avait conservé la solennité de débit de son ancien maître. Ce serait une singulière façon d'opérer. D'ailleurs un mandat d'arrêt exige des formalités . . . qui . . . que . . .

—Sans doute, interrompit vivement la fruitière, tendant la perche à un homme utile à ménager. Lorsqu'on veut prendre des souris, on dissimule le piège.

—Je pencherais plutôt pour une invitation à la Cour, minaуда une vieille fille. Il est très distingué, ce monsieur. Il porte un lorgnon et a toujours des gants.

—Qu'est-ce que cela prouve, des gants ? fit le marchand de chiffons d'en face. Tenez, moi, qui vous parle,

j'ai connu un jeune homme qui ne se dégantait jamais. Savez-vous pourquoi? Il avait sur chaque main large comme le pouce d'une peau de carpe, de vraies écailles de poisson.

Des écailles de poisson !

- Une envie, quoi !

Durant une heure les suppositions les plus saugrenues défrayèrent ces imaginations affolées.

Lorsque je regagnai mon domicile dans le courant de la soirée, une nombreuse compagnie achevait la veillée chez le concierge. A la curiosité des visages et au silence qui se fit à mon entrée, je pressentis quelque événement. Après s'être composé un maintien, le père Antoine s'avancant vers moi avec gravité : " Je suis chargé de remettre à monsieur une missive gouvernementale."

En même temps, il me présentait la dépêche à deux mains, tandis que son épouse, enlevant l'abat-jour de la lampe, élevait sa Carcel à la hauteur de mon visage afin de faciliter ma lecture. Je pris la lettre, souhaitai le bonsoir aux gens, et montai mes deux étages sans plus de façons que si j'avais reçu une carte postale.

De quels commentaires ma sortie fut-elle suivie? Je l'ignore et il importe peu.

Ce pli, cause de tant de verbiage, contenait ma nomination d'ingénieur de deuxième classe à l'exploitation des mines d'O. . . . en Algérie, un *post scriptum* laconique m'invitait à rejoindre mon poste sous trois jours.

Bien que je n'eusse point sollicité ce changement, j'en

ressentis une vive satisfaction. Ce service dans une colonie à quarante-huit heures de Marseille, comblait mes vœux, et j'échangeais sans regret la tâche facile des bureaux, ainsi que les avantages du séjour de la capitale, contre les fatigues du travail pratique.

Après avoir dormi comme on dort toutes les fois qu'un événement capital vient modifier notre existence, c'est-à-dire passé une nuit entrecoupée d'insomnies et de rêves, je m'éveillai de bonne heure, et fus aussitôt sur pied, car il s'agissait de tout préparer pour mon départ.

Sans inquiétude sur le sort de mon appartement et du mobilier, déjà cédés à un confrère, je n'avais à m'occuper que de mes malles ; et celles d'un célibataire sont bientôt faites. Deux heures plus tard, mon linge, mes effets et mes livres, se trouvaient emballés. Il ne me restait plus qu'à prendre congé de quelques amis et de trois ou quatre maisons hospitalières. Encore essoufflé par la hâte que j'avais apportée à mon déménagement, je respirais en liberté, donnant aux tiroirs vides, aux murs et aux étagères dégarnis, ce coup-d'œil du maître qui s'assure que rien n'a été oublié, lorsque j'aperçus sur le haut du bahut un coffret qui m'avait échappé. Ce meuble, en bois d'ébène garni de ferrures de métal, renfermait une collection précieuse : cadeaux reçus, gages repris, échangés ; tous les souvenirs de ces rencontres que procurent les hasards de la vie parisienne.

Mais parmi ces épaves, deux reliques d'un culte et d'une idole uniques : son portrait miniature dans un médaillon au cadre de velours, et le bout d'une tresse de ses cheveux. Je plaçai le coffret sur mes genoux, et, aussi ému qu'un voleur crochetant sa première serrure,

je levai le couvercle. Il s'en échappa l'indéfinissable arôme qu'exhalent ces colifichets imbreignés jadis de diverses senteurs et dont le mélange produit sur l'odorat l'effet d'une dissonance sur l'oreille.

Des bouts de rubans, deux minuscules flacons de cristal, des gants, un mouchoir de batiste, un rang de fausses perles, une épingle d'argent à grosse tête d'ambre, des boucles de cheveux, deux sachets indiens, un carnet de bal, reposaient là pêle-mêle.

La vie avait abandonné ces brimborions chargés autrefois des effluves que gardent les riens de la personne aimée.

Résolu d'oublier ce passé, je me décidai à en détruire les restes. Ayant disposé quelque menu bois dans le foyer de la cheminée, j'y entassai les papiers de rebut épars sur le parquet, et, ce bûcher improvisé, je l'allumai sans hésiter. Renouvelant le sacrifice expiatoire que tout Romain accomplissait sur l'autel de ses lares, je pris successivement chacun de ces objets, et les livrai au feu purificateur. J'éprouvais à la fois peine et plaisir à voir ces legs des heures heureuses s'en aller en fumée. Commencée dans la joie, l'œuvre s'acheva dans la tristesse. Les crépitements de la combustion, lente ou rapide, suivant la matière, me frappaient comme des plaintes proférées par des voix indignées ou suppliantes, dont je reconnaissais le timbre. A travers les flammes, m'apparaisaient des fantômes, semblables à ces vierges martyres qu'un art naïf nous représente s'envolant aux cieux l'aurole au front, drapées dans les plis de leur robe blanche.

Devant cet holocauste, les instincts de la brute se réveillaient comme un inquisiteur en face du poteau de Grève ;

je me sentais transfiguré par cet office de bourreau, car c'était pour moi du sang, de la chair palpitante qui brûlait. Ce fut avec une sorte de rage que j'écrasai sous mon talon les fausses perles et les flacons de cristal. J'avais réservé pour le bouquet la natte de cheveux et le médaillon.

Au contact de cette tresse soyeuse, dont le temps avait conservé la fermeté et la souplesse, mes doigts frémissèrent, et tout mon être frissonna au souvenir de l'ingoubliable passé. A bout de force, je laissai tomber la tresse dans le foyer en détournant les yeux. Quant vint le tour du portrait, je voulus le voir une fois encore : mais, involontairement, je me pris à l'examiner, m'abandonnant au charme d'une contemplation pleine de douceur et de tristesse, perdu dans mes pensées, accablé sous le poids des souvenirs que suscitait sa vue, un rire convulsif me secouait par moments, puis je regardais silencieux et absorbé. Le doute, les regrets, et je ne sais quelle jalousie mêlée à d'âpres désirs, se partageaient mon âme. Sous le coup plat de ces émotions, mon cœur battit à se rompre ; des larmes jaillirent de mes yeux, et j'éclatai en sanglots comme un enfant.

Ah ! c'est qu'aussi nous nous étions aimés tous deux, comme on ne s'aime qu'une fois en ce monde ! Et si, ensemble, nous avions savouré, dans leur douceur, les transports d'un premier amour, j'avais, hélas, trop tôt, connu les angoisses et l'amertume des défiances, le dégoût et les désenchantements que laisse après elle une affection trahie !

Cette liaison, qui se dénoua par une catastrophe, avait pourtant commencé comme une idylle, sous les arbres

de la forêt de Saint-Germain, dans le demi-jour velouté des bois, au milieu d'un cadre de verdure et de fleurs.

Ce fut dans un de ces bals champêtres que la fête des Loges fut improvisée sur le gazon de ses clairières. Il manquait un cavalier pour compléter un quadrille. Je m'offris, et dus sur le champ choisir ma danseuse. Au milieu d'un groupe de jeunes filles, j'avisai une adorable créature, à la taille fine, au port plein de grâce, qui, une marguerite au corsage et des bluets dans les cheveux, apparaissait parmi ses compagnes comme une jeune déesse au milieu d'un chœur de nymphes. M'approchant de l'inconnue, je lui adressai l'invitation d'usage, mais d'un air embarrassé, car, vue de près, sa beauté me troubla. Blonde, dans tout l'éclat de sa fraîcheur, elle avait, rareté et charme exquis, des yeux noirs sous des cils d'or, la poitrine d'une vierge, une bouche à tromper des abeilles, les bras et les mains qui manquent à la Vénus de Milo. Sous l'opulence d'une chevelure dont le rayonnement formait comme un nimbe d'or autour de l'ovale de son visage, la pureté des traits d'un Corrège, unie à la transparence et à la blancheur de teint d'une création de Lawrence. Lorsque nos yeux se rencontrèrent, — nous nous l'avouâmes depuis, — c'en fut fait de nos cœurs ; sans nous être parlé nous nous étions tout dit. Ce fut la répétition du coup de foudre qui décida jadis du sort des amants de Vérone.

Vous n'attendez point que je rapporte ici les péripéties de cette passion, n'est-ce pas ? ses délices et ses tourments. Il vous suffira d'apprendre qu'un confident de cette affection, abusant de l'amitié, trahit ma confiance : qu'il en résulta une rencontre fatale à mon adversaire, à

la suite de laquelle mes chefs m'exilèrent dans un département du midi. Le coupable m'adressa, à ses derniers moments, une lettre dans laquelle il protestait en face de la mort, de son innocence ainsi que celle de Louise. Lorsque deux années après, je revins à Paris, cédant à des remords, je recherchai vainement la trace de Louise. Tout ce que j'en appris fut qu'elle et sa famille avaient quitté la capitale.

Mes occupations et le soin de mon avenir, les exigences du monde, et de nouvelles relations, me firent oublier cette aventure de jeunesse.---

Plein de respect pour cette image vénérée, j'aurais cru commettre un sacrilège en la mutilant. J'attisai le feu et y jetai le médaillon. Un carré de papier restait seul au fond du coffret. C'était une enveloppe de lettre dans l'intérieur de laquelle une pensée cachait sa tige et ses pétales desséchés : dernier gage que nous avions échangé dans une excursion à Fontenay-aux-Roses, quelques jours avant notre rupture. Elle allait partager le sort des autres objets, lorsque je me ravisai : portons-là, me dis-je, comme une amulette ; et, ouvrant mon portefeuille, j'y plaçai la fleur dans un compartiment à fermer. Le sacrifice était consommé !

A. ACHINTRE.

(A continuer)

PHILOSOPHIE NON CHRÉTIENNE

(Suite et fin.)

Mais, est-ce bien la raison qui a renversées ses convictions anciennes ? Il a couvert d'un motif l'œuvre de destruction en général : il voulait bâtir à neuf sur l'emplacement de l'ancien édifice. Mais il n'y a pas une seule de ses convictions anciennes sur laquelle sa raison lui ait fourni des preuves de fausseté.

A-t-il jamais trouvé des preuves qu'il n'y ait pas eu de révélation divine, que l'homme ne soit pas déchu, que Jésus-Christ ne soit qu'un homme, et que la religion fondée par le Christ ne soit qu'une illusion ou une duperie ?

Loin de là : il a dû livrer en lui-même de véritables combats, pour supprimer en lui l'adhésion à des vérités dont l'évidence s'impose à toute âme droite. Allons plus loin : Jouffroy a dû renoncer à sa propre raison, pour laisser ainsi dévaster son âme par le souffle de l'incroyance, qui ne raisonne sur rien, mais qui détruit tout.

Cette argumentation, que nous venons d'exposer contre Jouffroy, s'applique également à tous les prétendus philosophes qui passent de la foi à l'incrédulité. Demandez-leur seulement une toute petite preuve de la non-divinité de Jésus-Christ. Ils s'en vont. Et s'ils essayent, ils échouent misérablement, comme Strauss, comme M. Renan. Ne me parlez pas de Voltaire: ce grand patriarche de l'incrédulité moderne se gardait bien de raisonner contre le Christ, il l'insultait sans cesse; mais des flots d'injures n'ont jamais pu passer pour équivaloir à la moindre preuve.

Loin donc que les convictions anciennes de Jouffroy eussent été détruites par sa raison, c'est sa raison même qui, exilée depuis trop longtemps, réclame ses droits et son influence. Et comment le philosophe, pendant qu'il se trouve dans cette retraite paisible du pays natal, résiste-t-il à cette raison qui redemande sa place, en frappant à la fois les sens, l'esprit et le cœur, par les exemples anciens et toujours vrais, du bonheur et du calme que procure la jouissance des croyances chrétiennes?

Avouons-le, l'orgueil humain le retient. Lui, si savant, il reste là ne sachant rien de ce que savent les paysannes des Pontets, et pendant que ces âmes simples se sentent heureuses, éclairées, tranquilles, Jouffroy reste "vide, agité, privé de lumière, aveugle et inquiet," lorsqu'il lui eût été si facile de recouvrer à la fois les croyances et le bonheur de sa vie première!

Mais non, il renonce à ce généreux mouvement de retour, et il annonce qu'il va essayer d'appliquer aux grandes questions, "cette raison qui maintenant, selon lui, sait chercher la vérité et la trouver."

VII.

Le séjour de Théodore Jouffroy aux Pontets dure deux ans. En même temps que sa santé se refait, il trace le plan de son grand ouvrage sur *l'Organisation des sciences philosophiques*, et il en commence l'exécution.

Il traite de la Psychologie, pose les questions relatives à la Logique, ou plutôt à la vérité, et, suivant une méthode qui n'a été que trop imitée depuis, il renonce à les résoudre. Puis, après avoir écrit le titre de la Morale, il termine brusquement, comme épuisé et impuissant...

Que pouvait-il faire, en effet, dès que sa grande préoccupation paraissait être de ne pas se montrer d'accord avec l'enseignement chrétien?

De retour à Paris en 1822, Théodore Jouffroy trouve l'École Normale dissoute comme suspecte de carbonarisme (nom que l'on donnait alors à la Franc-Maçonnerie italienne). Il renonça à sa chaire du collège Bourbon, et créa un cours libre chez lui, en faveur d'un petit cercle d'auditeurs qui lui fut fidèle pendant six ans. Le principal objet de ce cours fut le développement des questions

relatives à la Morale, selon la méthode de la philosophie éclectique ; il posait donc les questions, présentait le tableau des diverses solutions proposées par les philosophes, et, ne concluant pour aucune, abandonnait la réponse au libre choix de chaque auditeur. Système déplorable, bien plus propre à ébranler les croyances que l'on a qu'à en produire de nouvelles.

En 1824, Jouffroy et ses deux amis Dubois et Damiron, fondèrent le journal le *Globe*, qui, jusqu'à la fin de la Restauration (juillet 1830), resta l'organe de l'école dite doctrinaire. Jouffroy y publia des articles qu'il condamna plus tard, par exemple celui qui a pour titre : "Comment les dogmes finissent."

La fortune sourit de nouveau à Jouffroy vers la fin de la Restauration. En 1829, il fut chargé d'un cours à la faculté des Lettres de Paris ; en 1830, il devint adjoint de Royer-Collard à la chaire d'histoire de la philosophie moderne, et il retint à sa place de maître de conférences à l'École Normale. Bientôt après, en 1831, l'arrondissement de Pontarlier le choisissait pour député, et il fut regardé comme un membre éminent du parti conservateur. L'Académie des sciences morales et politiques lui ouvrit ses portes en 1833, et en 1840, Jouffroy entra au Conseil royal de l'Instruction publique, en remplacement de Cousin, devenu ministre.

VIII

Lorsque Jouffroy se vit appelé à faire un cours à la Sorbonne, il revint au projet d'étudier ce qu'il appelait lui-même fort justement les grandes questions. Et c'est ici l'époque la plus brillante et la plus féconde de sa carrière. Ses leçons eurent pour titre : *Le problème de la destinée de l'homme*. Voici quelques passages de son écrit sur ce sujet magistral.

“ A voir le spectacle que nous présente la foule, et ces milliers d'êtres vivant au jour le jour, poursuivant les objets divers de leurs passions, très contents quand ils les ont atteints, très déçus quand ils leur ont échappé ; mais, heureux ou trompés, se prenant le lendemain d'ambitions toujours nouvelles, de désirs toujours renaissants, et poursuivant intrépidement leur rôle, sans songer jamais à se demander le sens de cette pièce qui leur donne tant de mal, et dans laquelle ils figurent sans savoir pourquoi ; à voir, dis-je, cette réalité de la vie humaine, on croirait que, si le privilège de comprendre que nous avons une destinée est le fait qui distingue l'homme de l'animal, ce n'est guère que par exception qu'il prend le rang supérieur qui lui est assigné. ”

“ . . Où sont les hommes préoccupés du grand problème de la destinée humaine, les hommes que ce problème tourmente, les hommes que ce problème agite et élève, les hommes à qui ce pro-

blème prenne une de leurs pensées et dérobe une des minutes de leur temps ?

“ . . Je sais que bien des hommes, après avoir connu le problème, semblent le perdre de vue et ne plus guère s'en occuper ; mais ne vous y trompez pas, Messieurs : une fois cette idée venue, elle ne peut plus périr ; on peut s'en distraire, il est vrai, mais s'en défaire, jamais ! . .

“ . . Comment voulez-vous que l'homme vive en paix quand sa raison, chargée de la conduite de la vie, tombe dans l'incertitude sur la vie elle-même, et ne sait rien de ce qu'il faut qu'elle sache pour remplir sa mission ?

“ Comment vivre en paix quand on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on a à faire ici-bas ? quand on ignore ce que signifient et l'homme, et l'espèce, et la création ? quand tout est énigme, mystère, sujet de doutes et d'alarmes ? Vivre en paix dans cette ignorance est chose contradictoire et impossible. ”

On voit par ces passages que Jouffroy réussit admirablement à exposer un sujet, à poser une question. Hélas ! pourquoi la suite ne répond-elle pas à ce beau travail ? “ La première partie, dit M. Baunard, l'exposition du drame, avait été saisissante, éloquente, pathétique ; la seconde partie, où était pourtant le nœud de la pièce, est faible, aride, traînante, et le dénouement manque absolument. Dans cette seconde partie, intitulée :

Méthode pour résoudre le problème, Jouffroy montre d'abord que toute la morale et la théodicée présupposent la question de la destinée humaine ; c'est ce qu'il appelle fixer le sens du problème. Ensuite il fait voir que la meilleure voie pour le résoudre est l'observation de la nature de l'homme. Mais que révèle cette nature ? Ici s'arrête le travail de Jouffroy. " Voilà le cadre de la science, Messieurs, s'écrie-t-il, son cadre rigoureux et vrai." Puis il descend de sa chaire au moment où l'on croit qu'il s'apprête à le remplir. De tout ce grand monument promis par la science, la science n'a dressé que les échafaudages !... (1)

Ainsi, pour la troisième fois, Jouffroy a posé la question des grands problèmes ; pour la troisième fois il s'était promis de les résoudre ; et pour la troisième fois il s'arrête impuissant et comme découragé.

IX

Ce qui ressort nettement de tout cela, c'est l'impuissance presque absolue de la philosophie non chrétienne ; et il est assez curieux de voir cette stérilité constatée par Jouffroy lui-même, dans un page remarquable.

" La destinée de la philosophie, dit-il, semble avoir été, depuis deux mille ans, d'attirer et de

(1) *Le doute et ses victimes*, page 43.

fatiguer, par un charme et une difficulté également invincibles, les plus grands esprits qui aient honoré et qui honorent l'espèce humaine.

“ Assurément, le cercle de ses incertitudes s'est agrandi, des questions nouvelles ont été ajoutées à celles qu'elle agitait à son berceau, on a vu le nombre de ces questions varier selon les époques ; mais les nouvelles venues n'ont pas eu une meilleure fortune que les anciennes. En entrant dans le domaine de la philosophie, elles ont semblé subir la propriété commune de tous les problèmes que ce domaine embrasse : celle de devenir inabordable aux efforts de l'intelligence, et à jamais insolubles pour elle.

“ En sorte que si l'on demande compte à la philosophie de ce qu'elle a fait depuis qu'elle existe, elle pourra bien répondre qu'elle a mis en lumière un nombre toujours plus grand de questions ; elle pourra bien ajouter qu'elle a enfanté et porté à une perfection de plus en plus grande les différents systèmes qui peuvent aspirer à l'honneur de les résoudre.

“ Mais, qu'elle ait résolu une seule de ces questions qu'elle a mises en lumière ; qu'elle ait tellement démontré un seul des systèmes qu'elle a enfantés pour les résoudre et tellement réfuté les autres, que l'un ait définitivement triomphé et que les autres aient disparu, voilà ce que la philosophie ne peut pas répondre.

“ Et cependant, ces questions, Pythagore et Démocrite, Aristote et Platon, Zénon et Epicure, Bacon, Descartes, Leibnitz, Malebranche, Loke et Kant les ont agitées. ”

Tout ce que Jouffroy vient de dire de l'impuissance de la philosophie est vrai également pour les travaux de Jouffroy lui-même.

X.

Contraste remarquable : tandis que ce chercheur infatigable échoue si misérablement lorsqu'il essaye de résoudre par la raison seule l'une quelconque des grandes questions, il écrit des pages splendides lorsqu'il expose ou indique les solutions chrétiennes. Témoin ce beau passage qu'on ne se lasse pas de relire, et qui est tiré de l'écrit de Jouffroy sur le *Problème de la destinée humaine*.

“ Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants, et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre, qui est le *catéchisme*; vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception.

“ Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait.

“ Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas, et ce qu'il deviendra après sa mort : il vous fera une réponse

sublime, qu'il ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins admirable. (1)

“ Demandez-lui comment le monde a été créé, et à quelle fin ; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes ; comment la terre a été peuplée ; si c'est par une famille ou par plusieurs ; pourquoi les hommes parlent plusieurs langues ; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira : il le sait.

“ Origine du monde, origine de l'espèce, questions de races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création : il n'ignore rien.

“ Et, quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique et sur le droit des gens : car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme.

“ Voilà ce que j'appelle une grande religion : je la reconnais à ce signe, qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité. ”

Après avoir lu cette magnifique apologie du christianisme, on se demande comment celui qui

(1) Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer et le servir, et par ce moyen obtenir la vie éternelle.—Malgré le dire de Jouffroy, chacun de nous peut affirmer que, tout enfant, il a compris le sens de cette réponse du catéchisme, et qu'il en a senti et admiré la sublimité.

l'a écrite ne s'est pas jeté immédiatement dans le sein de cette religion, qui, seule, fournit si complètement des solutions pleinement satisfaisantes à ce besoin de croyance que se pose l'esprit de tout homme. Mystère !

XI.

C'est après avoir si bien exposé la solution chrétienne du problème de la destinée humaine, que Jouffroy se lançait pour la troisième fois dans une recherche directe d'une solution indépendante du christianisme, et que, pour la troisième fois, il devait avouer son impuissance.

Jouffroy reste donc, dans la philosophie du dix-neuvième siècle, le type des " chercheurs qui ont peur de trouver. " Car enfin il connaissait les solutions, et il lui eût suffi d'établir philosophiquement les motifs d'y croire.

Et toutefois, le moment arrivait où le philosophe devait sentir l'approche du terme de son existence. En 1839, il dut quitter sa chaire, et en 1840 il fut nommé inspecteur général.

C'est en cette qualité qu'au mois d'août de cette même année, il présidait la distribution des prix au collège Charlemagne, et prononçait un discours qui devait être le dernier. " Sa voix était éteinte, son visage amaigri, ses traits exténués ; mais rarement son âme avait jeté une flamme plus.

vive que dans ce discours de fête, qui ressemblait plutôt à un adieu. (1) Dès lors, ses pensées se tournèrent de plus en plus vers la religion de sa jeunesse.

“Ce monde est borné, dit-il aux jeunes gens qui l'écoutaient, et les désirs de votre cœur sont infinis. Quand chacun de vous aurait à lui seul tous les biens qu'il contient, ces biens, jetés dans cet abîme, ne le combleraient pas... Nous n'emportons de ce monde que la perfection que nous avons donnée à notre âme; nous n'y laissons que le bien que nous y avons fait... Faites en sorte de ne pas laisser éteindre dans votre âme cette espérance que la foi et la philosophie allument, et qui rend visible, par delà les ombres du dernier rivage, l'aurore d'une vie immortelle.”

Dix-huit mois seulement s'écoulèrent jusqu'au terme de cette fiévreuse existence. De plus en plus, les pensées de Jouffroy se tournaient vers la religion, sans toutefois qu'il eût le courage d'en reprendre la pratique. Sa santé allait toujours s'affaiblissant, et ses pensées devenaient de plus en plus sérieuses.

“La maladie, écrivait-il le 20 décembre 1841, la maladie est certainement une grâce que Dieu nous fait, une sorte de retraite spirituelle qu'il nous ménage, pour que nous puissions nous recon-

(1) Bannard, *Le doute et ses victimes*, ouvrage auquel nous empruntons les derniers traits de ce tableau.

naitre, nous retrouver, et rendre à nos yeux la véritable vue des choses. ”

Monseigneur Cart, évêque de Nîmes, compatriote et ami de Jouffroy, vint le visiter : “ Monseigneur, lui dit le malade, je ne suis pas de ceux qui pensent que les sociétés modernes peuvent se passer du christianisme ; je n’écrirais plus cela aujourd’hui. Vous avez une belle mission à remplir. Oh ! continuez à bien enseigner l’Evangile. ”

Jouffroy manifestait hautement son bonheur de voir sa fille se préparer à sa première communion. La jeune fille amena chez elle le prêtre qui lui faisait le catéchisme, M. Martin de Noirliu, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas. On causa de philosophie et de religion ; à propos d’un récent ouvrage de Lamennais (*Esquisse d’une philosophie*), Jouffroy déplora la défection du célèbre écrivain, et dit à M. de Noirliu : “ Hélas ! monsieur le curé, *tous ces systèmes ne mènent à rien. Mieux vaut mille et mille fois un bon acte de foi chrétienne.* ”

On peut recueillir cette parole comme une sorte de testament philosophique :

“ Tous ces systèmes ne mènent à rien : mieux
“ vaut mille et mille fois un bon acte de foi chré-
“ tienne. ”

Jouffroy le produisait sans doute cet acte de foi dont il proclamait la supériorité ; M. de Noirliu l’avait quitté “ avec de bonnes espé-

rances. Mais elles ne devaient pas se réaliser entièrement : le 1^{er} mars 1842, le malheureux Jouffroy, fut surpris par l'asphyxie en prenant une potion, et entra dans cette autre vie dont le problème l'avait inquiété si longtemps. "

Il eut le tort, ainsi que le remarque M. Auguste-Nicolas, de vouloir étudier sur un cadavre les phénomènes de la vie.

" Sa tombe, placée au faite de ce siècle comme le tombeau d'Achille sur le cap Sigée, y restera longtemps, pour dire aux passagers qui s'aventureront dans les mêmes parages, que les plus vaillants succombent dans cette lutte où l'on s'attaque au ciel même, et que nul n'est fort contre Dieu. " (1)

(1) Bannard : *Le Doute et ses victimes dans le siècle présent*, page 51.

A. MICHEL.

QUELQUES POÈTES ILLETTRÉS DE LOTBINIÈRE.

(Suite.)

José Auger a chanté l'incendie de la sacristie de Lotbinière, je vous demande ce qu'il aurait fait si l'église eût brûlé. Il a chanté la mort cruelle de Casimir Pérusse, l'un de mes jeunes voisins, au temps jadis, qui fut massacré par les Indiens, dans les forêts de la Californie, où il s'était rendu à pied.

Cette complainte, grâce au sujet, a bien été la plus populaire de toutes celles qu'il a faites. Pérusse était connu de toute la paroisse, et la mort lamentable qu'il endura fit retentir son nom jusqu'aux extrémités de la Province.

Plusieurs voulurent célébrer ce triste événement. Paul fut du nombre—Paul, le frère de José Auger—Paul n'est point poète ; il n'est point rimeur ; il n'est pas même rimailleur—il est vieux garçon ? . . . N'importe ! Il se dit dans un moment d'enthousiasme—le seul probablement qu'il ait eu dans sa vie—il se dit ! “ J'peux bien faire une chanson, moi aussi, puisque p'tit Jos en fait ! ” Et

il se recueillit, et après une heure de méditation sérieuse, il se mit à chanter avec des larmes dans la voix :

C'est ce pauvre Casimir Pérusse
 Qu'a reçu un coup de flèche dans l'estomac.
 Il s'est écrié : aux armes ! aux armes !
Je suis foutu !

Pour justifier le cri "aux armes," je dois dire que Pérusse faisait sentinelle devant la tente où reposaient ses compagnons, quand il fut atteint par les flèches empoisonnées des sauvages. Je n'essaie pas de justifier le reste.

José Auger a redit aussi la querelle qui s'éleva entre Xavier Beaudet et Michel Durand au sujet d'un timon de charrette.

Beaudet qui, brave et malin,
 Laisse emporter sa memoire,
 S'écrie : Va, mon vilain,
 J'aurai bonne mémoire !
 Tu crois que l'on peut prendre
 Ce qui n'est pas perdu
 Crois-tu qu'il faudra rendre
 Ce qui n'est pas rendu ?

Il a célébré la malice du mesquin Larochelle, aujourd'hui horloger ambulant de St. Sauveur de Québec, qui faillit faire périr deux charmants gamins alléchés par l'éclat d'une pomme, comme l'ont été, bien avant eux du reste, des gens pourtant réputés sages. Il est vrai que nous avons été rudement punis pour ces derniers. Mais permettez-moi de citer un peu plus au long ce rimeur impitoyable, qui semble n'avoir qu'une passion, celle de chanter. Ce sont des couplets adressés par un père à sa fille qui va se marier.

Ma charmante Claire,
 Je chante pour t'instruire,
 Je chante pour te plaire,
Puisque c'est ton désir.
 La maison de ton père
 Tu quittes pour toujours ;
 Jusqu'à la mort, j'espère,
 Tu suivras tes amours.

Bénis le roi suprême
 Dans ton nouvel état ;
 Et bénis-le quand même
 Tu ne t'y plairais pas.
 Consacre-lui sans cesse
 Ta joie et ton bonheur,
 L'objet de ta tendresse,
 Tes plaisirs, tes douleurs,

Si quelqu'un te chagrîne,
 Dis-lui sans t'émouvoir :
 Je ne suis pas divine
 Mais je fais mon devoir.
 Use de vigilance :
 Souvent on peut manquer.
 Sois pleine de clémence,
 Peu prompte à te choquer.

Rends-toi toujours aimable,
 Et tu seras aimée.
 Mais l'amour véritable,
 Oui, c'est la charité.
 Sois d'une humeur paisible,
 Sois d'un caractère doux,
 Et tu seras, ma fille,
 Chérie de ton époux.

Dans tout le voisinage,
 Garde la paix ; enfin
 Déteste ce langage
 Qui blesse le prochain.

L'amitié se relâche
Quand on se voit souvent ;
On n'a pas de disgrâce
Quand on sort rarement.

A chaque jour servile
Sans cesse occupe toi :
Ta vie sera utile,
Et c'est là notre loi.
Observe le dimanche
En allant au saint lieu.
Ton âme restera blanche
Aux regards de ton Dieu.

Si Auger ne sait pas lire, il écoute les sermons de son curé ; c'est évident. Il y a dans ces couplets de la facilité, d'excellents sentiments, et des conseils fort utiles. Toutes les chansons de mon vieux compatriote ne sont pas marquées au coin d'une pareille piété. Cela serait devenu fastidieux ; car la chanson est, de sa nature, légère et gaie. Elle se trouve à la gêne dans un costume trop sévère, et elle perd sa grâce en devenant cantique.

Auger a bien soixante ans sonnés aujourd'hui. Il est le père heureux d'une nombreuse famille. . L'une de ses filles est sœur de charité.

III

A mesure que les années avancent, l'instruction se répand parmi le peuple. Il y a cinquante ans celui qui savait lire était fort considéré. Si avec cela il savait écrire, on disait de lui : c'est un savant. Aujourd'hui, Dieu merci, les ténèbres se dissipent . . . et l'on n'est pas savant

pour si peu. Les deux poètes dont je veux parler maintenant savent donc lire. . . . que dis je? . . . ils écrivent même. Octave Normand et Lazare Tace sont deux cousins : et tous deux ils sont nés poètes.

Pourtant ils mourront sans voir leurs fronts ceints des lauriers que d'autres plus heureux ont pu recueillir. Ce sont des intelligences d'élite restées dans les ombres, des intelligences que n'ont pas touchées les rayons du soleil. Normand, plus instruit que son cousin, a même franchi le seuil des séminaires. Il a atteint la quatrième. Des malheurs de famille l'ont rappelé à la campagne. Il s'est fait batelier comme son père, comme ses frères.

Souvent il est venu sur les quais de Montréal vendre du bois aux heureux citadins. Il aimait cette vie sur l'eau. Elle offre, en effet, beaucoup d'attraits aux poètes. Un jour, la petite goëlette qui portait toute sa fortune—je veux dire ses cahiers de poésies—la petite goëlette sombra sur les côtes de l'Isle d'Orléans, dans une rencontre avec un steamer. A peine le poète eut-il le temps de sauver sa vie.

Un peu plus tard, je le trouve exerçant le métier de bûcheron pour donner le pain à sa jeune famille. Aujourd'hui, il travaille comme journalier sur le chemin de fer, à la gare d'Arthabaska. Il est âgé de trente et quelques années. Il est propriétaire d'une jolie petite femme, et père de plusieurs beaux enfants—mais il ne fait plus de vers. Je possède la seule pièce qu'il ait écrite depuis longtemps. Elle est adressée à un ami dont le père venait de mourir. Je vous la donne avec ses imperfections. C'est une épître en vers alexandrins.

A MON CHER COUSIN

Seche tes pleurs, ami, seche tes tristes pleurs !
Conte au vent du soir tes trop justes douleurs !
Peut-etre diras-tu dans ta grande tristesse :
Comment ne pas gemir quand la peine nous presse ?
Comment rester muet, quand les échos divers
Semble se réunir pour dire à l'univers
Les soucis, les soupirs d'une ame infortunée ?
Je le sais, mon ami, cette terre est semée
Que d'amères douleurs, que d'informes débris !
Que de pénibles maux et de cuisants soucis !
Jadis où l'avenir me semblait plein de charmes,
J'ai subi comme toi ces cruelles alarmes !

Il avait perdu son père, aussi lui ; et c'est alors qu'il
dut renoncer à l'étude.

A continuer.

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. J. C. TACHÉ,	L'HON. A. B. ROUTHIER,
M. ERNEST GAGNON,	L'ABBÉ APP. GINGRAS,
L'ABBÉ BRUCHÉSI,	M. THOMAS CHAPAIS.

COLLABORATEURS

L'HON. P. J. O. CHAUVEAU,	L'HON. HECTOR FABRE,
M. ARTHUR BUIES,	M. LOUIS H. FRECHETTE,
M. OSCAR DUNN,	M. NAPOLEON LEGENDRE,
M. JOS. MARMETTE,	M. FAUCHER DE ST-MAURICE,
M. J. A. N. PROVENOHER,	M. BENJ. SULTE,
M. J. A. POISSON,	M. L. P. LEMAY,
M. J. TASSÉ,	L'HON. E. GERIN,
M. A. ACHINTRE,	M. ALFRED GARNEAU,
M. A. N. MONTPETIT,	DR DIONNE,
M. ALPH. LUSIGNAN,	M. A. GELINAS,
M. J. E. PRINCE,	M. T. P. BEDARD,
M. ERNEST MARCEAU,	M. A. MICHEL,
GEO. LEMAY.	M. JAS. PRENDERGAST.

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,

P. O. Boîte 945, Québec.

Toutes correspondances concernant la rédaction devront être adressées au directeur de la Revue.



AU PUBLIC

L'administration des NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES a décidé de continuer leur publication sur papier de luxe. La livraison de janvier, imprimée sur papier blanc ordinaire, sera réimprimée dans le cours de l'année, et envoyée à tous nos abonnés.

Des travaux littéraires considérables sont entrepris par plusieurs de nos rédacteurs et collaborateurs, et nous en commencerons bientôt la publication.

